

**Texte A : George Sand, *La Ville noire*, chapitre I (1861)**

*Le roman se déroule au cœur du milieu ouvrier, dans la ville de Thiers appelée « la ville noire ». Etienne Lavoute, dit Sept-Épées, coutelier-armurier, discute avec un camarade, Louis Gaucher, lors de la pause déjeuner. Il lui raconte son arrivée dans la ville, chez son parrain, surnommé le père Laguerre, qui lui fait découvrir le métier.*

Le lendemain, mon parrain me promena dans toutes les fabriques, dans tous les ateliers, pour me faire voir l'endroit et m'habituer à m'y reconnaître. D'abord je crus que toutes ces usines soudées les unes aux autres n'en faisaient qu'une seule, et j'eus peine à comprendre qu'il y en avait autant de différentes que la rivière faisait de sauts  
5 dans les rochers. Puis, sous les hangars fumants et sur les passerelles en danse<sup>1</sup>, je vis aller et venir quantité d'hommes et d'enfants tout noirs. – C'est les armuriers, les couteliers et les serruriers, me dit mon parrain. C'est les hommes du feu. Regarde plus loin ceux qui, grands et petits, sont tout blancs, tout propres, et qui ont les mains douces comme des demoiselles : c'est les papetiers, les hommes de l'eau. Regarde  
10 bien, mon garçon, car tu n'as jamais rien vu de pareil. Il n'y a chose aussi belle au monde que de voir travailler tous ces gens-là, si vifs, si adroits, si savants ou si soigneux chacun dans sa partie : les uns vous retirant de la claie<sup>2</sup> une petite couche de bouillie qu'ils savent étendre et manier comme une étoffe ; les autres vous tortillant une barre de métal brut et se la passant de main en main si vite et si bravement  
15 façonnée, qu'en moins de vingt minutes vous la voyez changée en un outil commode, léger, solide, reluisant et enjolivé à souhait !

Et moi, je croyais rêver... Je passai ma journée à regarder sans m'en lasser l'industrie<sup>3</sup> de toutes ces mains habiles qui avaient l'air de jouer avec ce qu'il y a de plus résistant comme avec ce qu'il y a de plus souple et de plus mou, l'acier trempé et  
20 la pâte claire. Je crois que le papier m'étonnait encore plus que la coutellerie ; mais le fer me parut plus mâle, et je fus content d'être destiné à cela par mon parrain.

Dès le lundi matin, il m'emmena au travail. Tu sais<sup>4</sup> quel homme c'est, le père Laguerre, et comme il s'escrime encore avec rage contre le fer et le feu malgré ses soixante-douze ans. Il me commanda de le regarder, et quand j'avais une distraction,  
25 bien naturelle à mon âge ; il criait à me faire trembler et me menaçait de son marteau comme s'il eût voulu me fendre la tête.

Je n'eus pas longtemps peur de lui. Je vis bientôt que c'était l'homme le meilleur que j'eusse encore rencontré, et qu'en ayant toujours l'air furieux, il me couvait des yeux comme l'enfant de son cœur. Je n'abusai guère de sa bonté. L'ennui de ne rien  
30 faire me donna vite l'envie de travailler. J'étais jaloux de voir des enfants plus jeunes que moi se rendre déjà utiles et se montrer très-adroits. Je craignais un peu d'être

moqué par eux ; mais l'émulation<sup>1</sup> me fit surmonter la honte, et tu sais que j'ai appris mon état<sup>2</sup> aussi vite que ceux qui avaient commencé longtemps avant moi.

35 Voilà donc douze ans déjà que je travaille ! Il y en a déjà quatre que je gagne presque autant que les plus habiles, et que ma bonne conduite me permet de faire un peu d'économies. Personne n'a à se plaindre de moi ; les maîtres me témoignent de la confiance, et j'aime mon état. Je sais, je sens que le travail est une belle chose, enfin, j'ai tout ce qu'il faut pour me trouver heureux, et, si je ne le suis pas, je reconnais qu'il y a de ma faute !...

Texte B : Emile Zola, *La Bête humaine*, chapitre II (1890)

*Jacques Lantier est mécanicien, c'est-à-dire à l'époque conducteur de locomotive pour une compagnie de chemins de fer, la Compagnie de l'Ouest.*

Il ne vivait tranquille, heureux, détaché du monde, que sur sa machine. Quand elle l'emportait, dans la trépidation de ses roues, à grande vitesse, quand il avait la main sur le volant du changement de marche, pris tout entier par la surveillance de la voie, guettant les signaux, il ne pensait plus, il respirait largement l'air pur qui soufflait  
5 toujours en tempête. Et c'était pour cela qu'il aimait si fort sa machine, à l'égal d'une maîtresse apaisante, dont il n'attendait que du bonheur. Au sortir de l'école des Arts et Métiers, malgré sa vive intelligence, il avait choisi ce métier de mécanicien, pour la solitude et l'étourdissement où il y vivait, sans ambition d'ailleurs, arrivé en quatre ans au poste de mécanicien de première classe, gagnant déjà deux mille huit cents francs,  
10 ce qui, avec ses primes de chauffage et de graissage, le mettait à plus de quatre mille, mais ne rêvant rien au-delà. Il voyait ses camarades de troisième classe et de deuxième, ceux que formait la Compagnie, les ouvriers ajusteurs qu'elle prenait pour en faire des élèves, il les voyait presque tous épouser des ouvrières, des femmes effacées qu'on apercevait seulement parfois à l'heure du départ, lorsqu'elles  
15 apportaient les petits paniers de provisions ; tandis que les camarades ambitieux, surtout ceux qui sortaient d'une école, attendaient d'être chefs de dépôt pour se marier, dans l'espoir de trouver une bourgeoise, une dame à chapeau ! Lui, fuyait les femmes, que lui importait ? Jamais il ne se marierait, il n'avait d'autre avenir que de rouler seul, rouler encore et encore, sans repos.

## Texte C : Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit* (1932)

Le narrateur personnage, Ferdinand Bardamu, erre à travers le monde. Il finit par arriver aux États-Unis, notamment à Détroit où il est embauché dans une usine Ford pour travailler à la chaîne.

Les ouvriers penchés soucieux de faire tout le plaisir possible aux machines vous écœurent, à leur passer les boulons au calibre<sup>1</sup> et des boulons encore, au lieu d'en finir une bonne fois pour toutes, avec cette odeur d'huile, cette buée qui brûle les tympan et le dedans des oreilles par la gorge. C'est pas la honte qui leur fait baisser  
5 la tête. On cède au bruit comme on cède à la guerre. On se laisse aller aux machines avec les trois idées qui restent à vaciller tout en haut derrière le front de la tête. C'est fini. Partout ce qu'on regarde, tout ce que la main touche, c'est dur à présent. Et tout ce dont on arrive à se souvenir encore un peu est raidi aussi comme du fer et n'a plus de goût dans la pensée.

10 On est devenu salement vieux d'un seul coup.

Il faut abolir la vie du dehors, en faire aussi d'elle de l'acier, quelque chose d'utile. On l'aimait pas assez telle qu'elle était, c'est pour ça. Faut en faire un objet donc, du solide, c'est la Règle.

J'essayai de lui parler au contremaître à l'oreille, il a grogné comme un cochon en  
15 réponse et par les gestes seulement il m'a montré, bien patient, la très simple manœuvre que je devais accomplir désormais pour toujours. Mes minutes, mes heures, mon reste de temps comme ceux d'ici s'en iraient à passer des petites chevilles à l'aveugle d'à côté qui les calibrant, lui, depuis des années les chevilles, les mêmes. Moi j'ai fait ça tout de suite très mal. On ne me blâma point, seulement après  
20 trois jours de ce labeur initial, je fus transféré, raté déjà, au trimbalage du petit chariot rempli de rondelles, celui qui cabotait<sup>2</sup> d'une machine à l'autre. Là, j'en laissais trois, ici douze, là-bas cinq seulement. Personne ne me parlait. On existait plus que par une sorte d'hésitation entre l'hébétude<sup>3</sup> et le délire. Rien n'importait que la continuité fracassante des mille et mille instruments qui commandaient les hommes.

25 Quand à six heures tout s'arrête on emporte le bruit dans sa tête, j'en avais encore moi pour la nuit entière de bruit et d'odeur à l'huile aussi comme si on m'avait mis un nez nouveau, un cerveau nouveau pour toujours.

Alors à force de renoncer, peu à peu, je suis devenu comme un autre... Un nouveau Ferdinand. Après quelques semaines. Tout de même l'envie de revoir des  
30 gens du dehors me revint. Pas ceux de l'atelier bien sûr, ce n'étaient que des échos et des odeurs de machines comme moi, des viandes vibrées à l'infini, mes compagnons. C'était un vrai corps que je voulais toucher, un corps rose en vraie vie silencieuse et molle.

---

<sup>1</sup> *Calibre* : instrument servant à mesurer les dimensions d'un objet en cours de fabrication.

<sup>2</sup> *Caboter* : se dit d'un bateau qui navigue le long des côtes, de port en port.

<sup>3</sup> *Hébétude* : engourdissement intellectuel.

Texte D : Delphine de Vigan, *Les Heures souterraines* (2009)

Depuis huit ans, Mathilde est l'adjointe de Jacques, directeur marketing d'un groupe alimentaire international. Lors d'une réunion, elle exprime une légère divergence d'opinion sur un projet. Depuis lors, Jacques ne cesse de la mettre à l'écart de l'entreprise par des procédés sournois.

Aujourd'hui, il faut faire semblant.

Avoir l'air occupé dans un bureau vide.

Avoir l'air occupé sans ordinateur, sans connexion à Internet.

Avoir l'air occupé quand tout le monde sait qu'elle ne fait rien.

5 Quand plus personne n'attend son travail, quand sa seule présence suffit à dévier le regard.

Avant, elle prenait des nouvelles de ses amis. Elle téléphonait. Quelques minutes volées au retour du déjeuner, ou plus tard dans l'après-midi, entre deux réunions. Elle entretenait le lien, partageait le quotidien. Elle racontait les enfants, les projets, les  
10 sorties. L'anecdote et l'essentiel. Aujourd'hui elle n'appelle plus. Elle ne sait plus quoi leur dire. Elle n'a rien à raconter. Elle refuse les dîners, les soirées, elle ne va plus au restaurant, ni au cinéma, elle ne sort plus de chez elle. Elle a épuisé tous les prétextes, elle s'est perdue dans des excuses de plus en plus vagues, s'est soustraite à leurs questions, n'a pas répondu à leurs messages.

15 Parce qu'elle ne peut plus faire semblant.

Parce qu'il arrive toujours un moment où ils finissent par lui demander : « Et ton boulot, ça va ? »

Dans leur regard, elle se sent plus démunie encore. Ils se disent sans doute qu'il n'y a pas de fumée sans feu, qu'elle a dû commettre une faute ou un impair. Dans leur  
20 regard, elle est celle qui ne va pas bien. Qui a des *problèmes*. Elle ne fait plus partie des leurs. Elle ne sait plus rire de son patron, raconter ses collègues, se satisfaire des succès de son entreprise ou s'inquiéter des difficultés qu'elle rencontre, avec ce même air concerné. L'air de quelqu'un qui travaille. Elle s'en fout. Elle n'en a plus rien à foutre. Ils ne savent pas à quel point leur *boîte*, comme ils disent, est hermétiquement fermée.  
25 À quel point l'air qu'ils respirent est vicié<sup>1</sup>, saturé. Ou bien c'est elle. Elle qui ne va pas bien. Qui n'est plus adaptée. Elle qui est trop faible pour s'imposer, marquer son territoire, défendre sa place. Elle que l'entreprise a isolée par mesure sanitaire, une tumeur découverte tardivement, un amas de cellules malsaines coupé du reste du corps. Dans leur regard, elle se sent jugée. Alors elle se tait. Ne répond plus. Change  
30 de trottoir quand elle les croise. Leur fait signe de loin.

Alors depuis des semaines elle vit en circuit fermé avec ses enfants, dépense pour eux l'énergie qu'elle n'a plus. Le reste n'a pas d'importance.

Et quand sa mère lui téléphone, elle prétend qu'elle rappellera plus tard parce qu'elle est débordée.

---

<sup>1</sup> Vicié : impur, malsain.

## ÉCRITURE

### I. Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points) :

Que ressentent les personnages de ces textes face à leur travail ?

### II. Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des trois sujets suivants (16 points) :

#### Commentaire

Vous ferez le commentaire du texte de Céline, extrait de *Voyage au bout de la nuit* (texte C).

#### Dissertation

Un personnage de roman, montré dans sa routine et ses préoccupations quotidiennes, peut-il être un personnage intéressant pour le lecteur ?

Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur les textes du corpus, les textes étudiés en classe et vos lectures personnelles.

#### Invention

Préoccupée par la situation inhabituelle qu'elle vit dans son entreprise, la protagoniste du texte *Les Heures souterraines* de Delphine de Vigan décide d'écrire une longue lettre à son supérieur hiérarchique afin de lui faire part de son désarroi et de son désir d'exercer une activité professionnelle plus épanouissante. Elle a à cœur de le convaincre.

Vous veillerez à la qualité littéraire de votre texte et à sa cohérence avec le contenu de l'extrait de Delphine de Vigan.